

5^e Année - N° 189.

Le numéro : 30 centimes

30 Mai 1918.

LE PAYS DE FRANCE



Organe des
ÉTATS
GÉNÉRAUX
DU
TOURISME

Abonnement pour la France. 15 Frs.

G. Jacquot

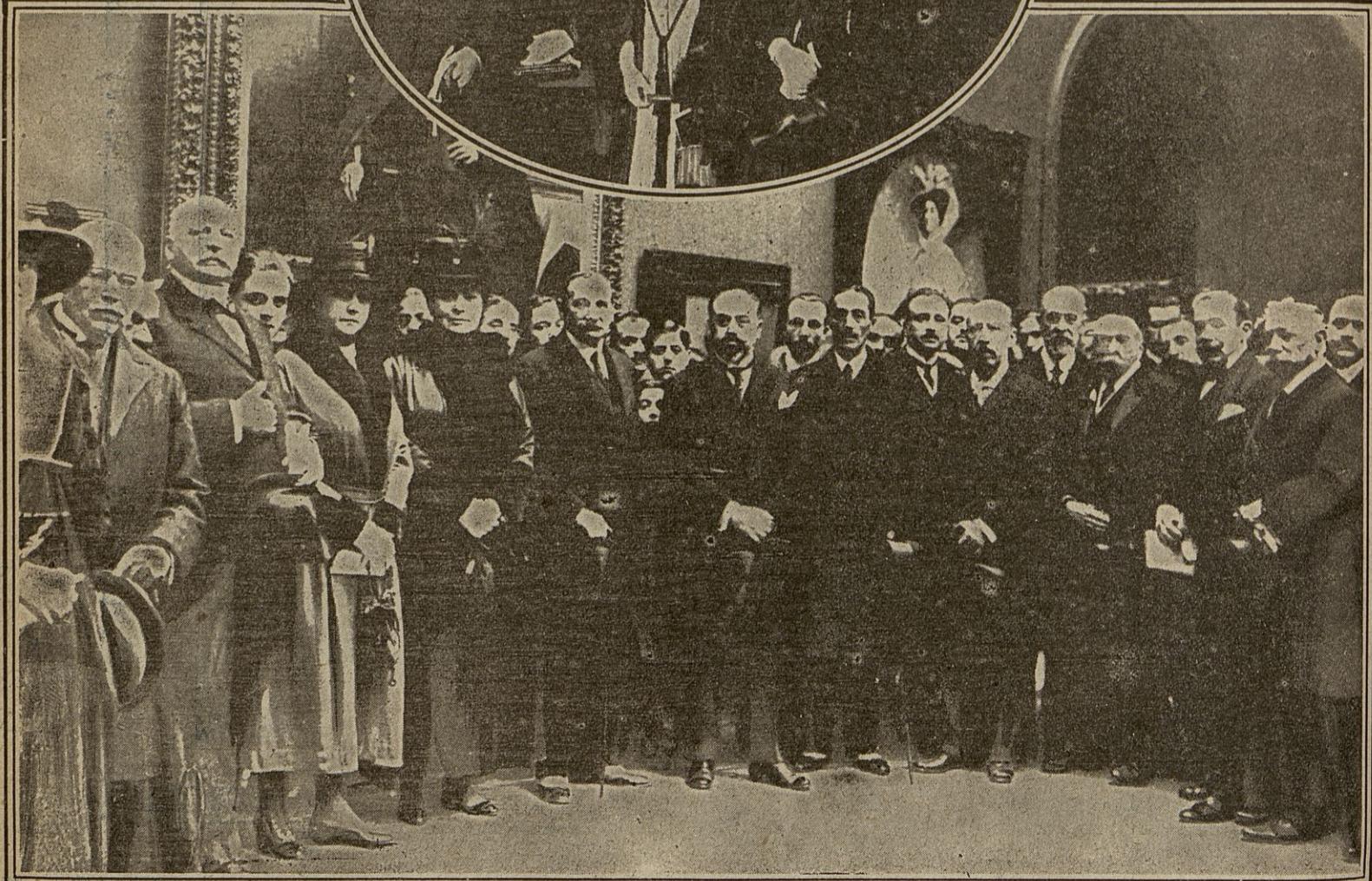
Abonnement pour l'Etranger. 20

Edité par
Le Matin
2.4.6
boulevard Poissonnière
PARIS

— 2 —
UNE EXPOSITION D'ART FRANÇAIS A MADRID

Une des salles de l'exposition, dans le palais du Retiro, où ont été réunies des toiles célèbres.

Dans le médaillon, de gauche à droite, M. Thierry, Mme Thierry, la reine, le roi d'Espagne, M. Hanotaux.



Le 12 mai a été inaugurée à Madrid une exposition organisée par notre Académie des Beaux-Arts, dans le but d'affirmer un rapprochement franco-espagnol, et qui comprend, sans distinction d'école, les œuvres les plus remarquables de la peinture française depuis 1870. Voici, à l'inauguration, le ministre des beaux-arts espagnol, avec M. Thierry, notre ambassadeur, la délégation de l'Institut de France, et diverses personnalités.

LE PAYS DE FRANCE

LA SEMAINE MILITAIRE

Du 16 au 23 Mai



L'ACTIVITÉ a été assez grande sur tout le front, surtout en Flandre et en Picardie, où on a enregistré quelques opérations intéressantes pour nos alliés et pour nous-mêmes. Les troupes australiennes, au cours d'une série de forts coups de main dans le secteur de Morlancourt le 18, ont enlevé un poste ennemi à l'ouest de ce village ; ils ont surpris la garnison, fait vingt et un prisonniers et enlevé une mitrailleuse sans perdre un seul homme. Le lendemain 19, les Australiens se distinguaient dans une nouvelle affaire à Ville-sur-Ancre : au cours d'une attaque de nuit, ils s'emparaient du village, de trois cent soixante prisonniers et de vingt mitrailleuses.

D'autres actions de détail, engagées par nos alliés vers Meteren, Albert et Hamel dans le même temps, ont été également couronnées de succès. Quelques combats se sont livrés le 20 dans la région d'Albert et, dans l'ensemble, ont été favorables aux Anglais. Le même jour un de leurs détachements enlevait, à l'est d'Hébuterne, un poste où il s'emparait de quelques prisonniers et de mitrailleuses. Pendant que ces petites actions occupent, de part et d'autre, l'infanterie, le travail de l'artillerie se poursuit avec, sur certains points, une ampleur toujours croissante.

Le 21 mai, une nouvelle initiative de nos alliés leur procure un nouveau succès : un fort détachement, opérant au nord-ouest de Merville, réduit un saillant que faisait à cet endroit, dans les lignes britanniques, le front allemand : outre le redressement de leur ligne, les Anglais y gagnent de faire trente prisonniers et d'enlever six mitrailleuses aux Boches, dont les contre-attaques, appuyées d'une violente action d'artillerie, restent sans résultat. La dernière de ces contre-attaques a les allures d'une grande opération : préparée par un bombardement puissant, elle embrasse un front de 1.100 mètres ; cependant elle n'est pas plus heureuse que les précédentes et en fin de compte l'ennemi doit se retirer après avoir subi de très lourdes pertes.

Le même jour, du côté de Bailleul, les Allemands essuient d'autres petites défaites, dans des tentatives d'opérations contre les lignes britanniques. Dans le secteur au sud-est d'Arras, le 22, les Anglais ayant pénétré dans les tranchées allemandes en deux endroits y ont fait quatorze prisonniers et pris une mitrailleuse. D'autres détachements de nos alliés exécutent des raids dont l'un, vers Hébuterne, coûte de lourdes pertes à l'ennemi. Dans le voisinage de Locon, dans le secteur forêt de Nieppe-Meteren, on signale en outre de petites opérations au cours desquelles s'est augmentée de nombreuses unités la quantité de Boches faits prisonniers.

Les Allemands ont cherché à plusieurs reprises à forcer les positions avancées des troupes britanniques : le 29 ils revenaient pour la deuxième fois contre celles du sud-est de la butte du Mesnil, mais sans aucun succès.

On annonçait, le 20 mai, que Béthune était en feu. Après avoir abattu la vieille tour de l'église, l'artillerie ennemie avait inondé la ville d'obus incendiaires et, le vent aidant, l'incendie était devenu général.

On ne s'est pas donné moins de mouvement sur la partie française que sur la partie britannique du front. Notre artillerie, notre aviation toujours en éveil, ont sans relâche contrarié sinon empêché en certains endroits les préparatifs de l'ennemi en vue de la reprise de l'offensive. L'activité a été plus grande dans la partie nord du front, mais on a signalé aussi quelques mouvements intéressants dans la région de l'Oise. Le 17 nos détachements ont pénétré en deux endroits dans les lignes ennemis au sud de Canny-sur-Matz et y ont fait une quarantaine de prisonniers. Le 20, pendant que les Australiens enlevaient Ville-sur-Ancre, nos troupes réussissaient quelques coups de main dans le secteur de Hangard.

Dans les autres secteurs de cette partie du front, on a enregistré de petites actions toutes locales, mais par lesquelles s'affirment le mordant et la décision de nos soldats.

Dans la région du chemin de Dames, le 15, une tentative ennemie contre nos postes vers la Bovelle a échoué. A la Main-de-Massiges, au Four-de-Paris, mêmes insuccès le 18 pour les Boches, ainsi que le 19 sur l'Ailette, en Argonne, en Woëvre.

Au nord-ouest de Reims, le 20, vers Berméricourt, nos détachements ont pénétré jusqu'à la troisième tranchée allemande, opéré de nombreuses destructions et ramené des prisonniers et du matériel. Le même jour les Allemands ont essayé de faire irruption dans nos lignes dans la région de Vauclerc et au bois des Chevaliers, et ont été repoussés.

Nos troupes, opérant par petits détachements, remportent quelques autres succès le 21 sur la rive droite de la Meuse et en Lorraine. On signale, le 22, une grande activité de patrouilles et de reconnaissances sur tout le front de l'Ailette. Nos troupes ont effectué avec succès une incursion dans les lignes ennemis à l'ouest de Maisons-de-Champagne et des coups de main en Woëvre et en Lorraine ont été repoussés.

L'artillerie continue à faire preuve, de part et d'autre, d'une grande activité, mais c'est surtout sur le front Ypres-Oise, et en particulier dans les secteurs devant Amiens et Lens-Arras que le canon ennemi essaye, inutilement d'ailleurs, de couvrir la voix des batteries alliées. Les Allemands font là un large emploi des obus à gaz toxiques.

Il est à noter que les Américains publient, depuis le 15 mai, un communiqué quotidien. Sur le front de bataille français, la partie qu'ils occupent dépasse maintenant en étendue le secteur de l'armée belge. Une partie importante de leurs troupes récemment débarquées a été affectée à la zone occupée par les Anglais.

Les Boches ont recommencé leurs raids aériens contre Paris. Le 15 et le 21 mai leurs escadrilles furent empêchées par la D. C. A. de survoler la capitale et durent jeter leurs bombes dans la banlieue. Dans la nuit du 22 au 23, plus de trente appareils attaquèrent Paris et furent repoussés, sauf un qui réussit à franchir les barrages et à jeter sur la ville quelques bombes ; il y eut un mort et douze blessés et quelques dégâts matériels. Les autres avions jetèrent leurs bombes dans la banlieue.

Les alliés, de leur côté, ont exécuté de nombreuses expéditions de bombardement contre les principaux centres militaires en région rhénane. Thionville, Metz, Coblenz, Landau, pour ne citer que les plus importants, ont reçu des tonnes de projectiles. Les alliés dominent nettement l'ennemi au point de vue de l'aviation, qu'il s'agisse de chasse, d'observation ou de bombardement. Le communiqué britannique du 22 affirme que nos alliés, pour leur seule part, ont, exactement en deux mois, c'est-à-dire depuis le commencement de l'offensive, abattu ou descendu désespérément mille appareils allemands et jeté plus de 1.000 tonnes de bombes de l'autre côté des lignes ennemis. Dans une seule période de trois jours, du 15 au 18 mai, l'aviation française a distribué plus de 160.000 kilos de projectiles aux établissements et installations militaires de l'ennemi, abattu ou grièvement endommagé 97 appareils et 8 ballons captifs, effectué 205 reconnaissances et livré 105 combats. La supériorité flagrante et de jour

en jour plus grande de l'aviation alliée serait, au dire des critiques militaires les plus autorisés, une des principales causes qui, en gênant tous les mouvements de l'ennemi, le font retarder la reprise de son offensive.

NOTRE COUVERTURE

LE GÉNÉRAL JACQUOT

Né le 28 septembre 1862 à La Bourgogne (Vosges), le général Jacquot a fait sa carrière dans l'arme de l'infanterie. Entré à Saint-Cyr en 1882, sous-lieutenant en 1884 au 2^e bataillon de chasseurs à pied, capitaine en 1893 au 138^e régiment d'infanterie, il reçut en 1910, étant lieutenant-colonel, le commandement du Prytanée militaire de la Flèche. La guerre le trouva colonel du 107^e d'infanterie. Au mois d'octobre il était fait général sur le champ de bataille.

Le 6 novembre 1914, le général Jacquot était placé à la tête d'une division d'infanterie ; en avril 1916, il commandait un corps d'armée et, le 22 juin de la même année, il était promu général de division.

Le général Jacquot a été blessé, le 25 septembre 1915, à l'épaule droite dans un poste d'observation par la même balle qui venait de frapper son chef d'état-major.

Cité à l'ordre de l'armée le 18 octobre 1914 pour avoir fait preuve des qualités les plus brillantes pendant les combats du 7 au 10 septembre, le général Jacquot a de nouveau été cité en novembre 1915 dans les termes suivants :

« Bien que blessé le 25 septembre a conduit, pendant les douze jours qui ont suivi, les attaques de sa division avec une énergie et une ténacité inlassables et, par ses habiles dispositions, son action personnelle incessante et sa brillante attitude, a permis à sa division de conquérir de haute lutte une série de tranchées ennemis très fortement défendues. »

AU LENDEMAIN DE LA GUERRE

Le Danube et la Mitteleuropa

L'Allemagne est hantée par le rêve d'un formidable empire, installé au centre du vieux monde, englobant ses territoires actuels, ceux de la monarchie austro-hongroise, ceux de ses alliés bulgares et turcs : c'est ce qu'elle appelle la Mitteleuropa, l'Europe du centre, pour elle la seule Europe.

De cette Mitteleuropa, colossal assemblage de peuples que l'Allemagne compte bien façonner à son image et qu'elle est fière déjà de dominer sans peine, rayonnerait, en tentacules toujours grandissants, la puissance allemande, vers la mer Noire d'abord, vers les provinces asiatiques, vers les océans qui baignent les rivages d'Orient.

La Mitteleuropa, c'est le monde germanisé, le monde oriental, en attendant mieux, en attendant que le nouveau monde soit à son tour soumis et dominé. Le rêve allemand est sans bornes. Barberousse, endormi depuis des siècles, se réveillant maître du globe, écrasant de ses pieds les populations des deux hémisphères : c'est là le rêve allemand, dont la Mitteleuropa ne serait que le premier stade. Nous assistons aujourd'hui aux tentatives de réalisation.

A ce corps immense il faudrait des membres et des artères appropriées. Les membres et les artères, qui donneraient la vie au colosse, ce sont les voies de communication, sans lesquelles il n'est ni mouvement ni richesses.

Certes, dans les Etats qui, dans la conception allemande, doivent former la Mitteleuropa, il y a déjà des chemins de fer, des fleuves navigables et des canaux. Mais les chemins de fer, cela a été démontré par les quatre années de guerre, sont loin de suffire au trafic intensif qui peut être réclamé d'eux. Le matériel s'use. Les wagons se disloquent. Les voies ont besoin d'être réparées. Le *Strassburger Post* du 22 janvier 1918 nous a appris que l'Allemagne, pour mettre en état le matériel éprouvé de ses voies ferrées, doit construire 550 locomotives, 750 wagons de voyageurs et 6.300 wagons de marchandises. Cela demande du temps — et de l'argent.

Les routes de terre, surtout depuis l'extension de l'automobilisme, peuvent être utilisées, tout comme les fleuves. Au cours de la guerre actuelle, le tonnage des marchandises transportées par eau a été sans cesse en augmentant. Le canal Rhin-Herne qui, en 1914, avait transporté 592.000 tonnes, en a transporté 3.297.500 en 1915 et 5.431.000 en 1916. Ce sont les chiffres donnés récemment par la *Essener Volkszeitung* (25 novembre 1917).

Cette suprématie de la voie d'eau sur la voie de terre se comprend facilement. La voie par eau est inusable ; elle se renouvelle d'elle-même. Seules les machines des bateaux à vapeur s'usent, quand le transport n'est pas fait, comme cela arrive le plus souvent, par de simples chalands glissant sur l'onde liquide.

La Mitteleuropa comporterait, pour la réalisation du formidable mouvement commercial et industriel à laquelle elle présiderait, l'établissement de voies d'eau colossales, sur lesquelles tout bon Teuton voit déjà, dans son rêve de gloire, glisser des milliers et des milliers de bateaux allemands.

L'Allemagne est baignée par une série de grands fleuves. Tout d'abord le Rhin, le père des fleuves : le Rhin allemand. A côté du Rhin, comme des enfants — de grands enfants — près de leur père, l'Ems, la Weser et Bremerhaven, l'Elbe et Hambourg, l'Oder, la Vistule. Au sud, baignant la Bavière et l'Autriche-Hongrie, un autre colosse, un autre ancêtre, le Danube.

Ce sont ces puissantes routes liquides — les chemins qui marchent — que songe à utiliser la Mitteleuropa.

Il s'agit tout d'abord — nous parlerons tout à l'heure de la route du Danube — de relier le Rhin à la Weser, à l'Elbe, à l'Oder, à la Vistule, par le creusement d'un canal, ou plutôt d'une série de canaux, le « Mittellandcanal ».

Le Mittellandcanal est une conception déjà ancienne. On prétend que Leibniz en aurait eu le premier l'idée, au moins au point de vue de la jonction de l'Elbe au Rhin. L'ensemble des travaux dont on demandait l'exécution à la fin du siècle dernier représentait une longueur de 520 kilomètres environ et une dépense de 260 millions de marks. Les dimensions avaient été prévues pour le passage de bateaux de 600 tonnes, avec une largeur de 18 mètres au plafond et de 30 mètres au plan d'eau. Douze écluses devaient suffire entre l'Elbe et le Rhin, car il n'y avait aucune région montagneuse à franchir.

Lorsqu'il inaugura le canal de Dortmund à l'Ems, le kaiser se montra résolu à mener à bien l'œuvre du Mittellandcanal. Il devait prononcer plus tard, lors de l'ouverture du port franc de Stettin, la parole fameuse : « Notre avenir est sur l'eau. » Le projet, qui échoua à la suite de l'opposition des agrariens, fut repris en 1901 et soutenu par le chancelier Bulow. Un autre projet vit le jour en 1905.

Le Mittellandcanal n'est pas achevé. Mais ses tronçons sont utilisés et ils ont déjà une importance énorme pour les régions rhénanes et westphaliennes qui les utilisent pour le transport du charbon et des matières pondéreuses.

Le Mittellandcanal sert en première ligne les intérêts de l'Allemagne du Nord. La guerre actuelle, l'avance des Austro-Allemands en Russie, la conception de la Mitteleuropa, et peut-être aussi la déception qui suivit les victoires anglaises en Mésopotamie donnèrent jour à un projet autrement vaste dont les conséquences apparaissent, à première vue, comme incalculables.

Il ne s'agit plus aujourd'hui de relier entre eux les fleuves allemands, mais de relier ces fleuves au Danube et de faire de ce dernier la grande route de la Mitteleuropa vers l'Orient.

Les journaux et les revues allemands sont pleins d'articles qui mettent en lumière l'importance du Danube appelé à devenir la grande voie de communication de l'Europe centrale, le chemin naturel qui, de l'Allemagne méridionale, conduit à la mer Noire et sert de voie d'accès aux riches contrées de l'Asie occidentale.

« C'est grâce au Danube, écrit-on dans ces journaux, que l'Allemagne pourra faire converger la production des régions industrielles vers la mer Noire, vers l'Anatolie et la Mésopotamie, vers les mers qui baignent l'Asie méridionale. »

Les grandes associations économiques de l'Allemagne et de l'Autriche qui se sont déjà occupées à diverses reprises des statuts qui doivent régler, d'après elles, la navigation sur le Danube, en même temps qu'elles ont discuté les programmes proposés par les ingénieurs pour l'achèvement des travaux.

La question du Danube a été étudiée par la commission des finances du Parlement de Bavière, qui souhaite qu'on organise le plus tôt possible une grande voie fluviale à travers l'Europe centrale. Le Danube devrait être rendu navigable jusqu'à Ulm. Il devra être relié, d'un côté au lac de Constance, à partir duquel il faudra que le Rhin soit également navigable, de l'autre côté au Rhin.

La même question a fait l'objet d'études approfondies au congrès qui s'est tenu à Hambourg en novembre 1917. Hambourg à la mer Noire : tel a été le mot d'ordre du Congrès, où le docteur Paasche, vice-président du Reichstag, président du Congrès, a prononcé les paroles suivantes qu'il faut retenir :

« L'importance des voies d'eau, a déclaré le docteur Paasche, est primordiale. La guerre actuelle a prouvé qu'en prévision d'une guerre future — on doit appuyer sur cette phrase — il faut nous assurer, avec nos alliés austro-hongrois, des communications par eau, sûres et faciles. »

Ces communications par eau avec l'Autriche-Hongrie, c'est la route du Danube. Le Danube apporterait les produits allemands et la Hongrie renverrait des blés.

La mainmise de l'Allemagne sur l'Ukraine donne au problème de la navigation sur le Danube une importance particulière. La mer Noire étant aux mains des Allemands, le Danube devient une voie d'importance capitale pour faciliter le réapprovisionnement dont les Empires centraux ont un si grand besoin. Les journaux autrichiens, parmi eux le *Zeit* du 13 février dernier,

la *Fremdenblatt* du 14 février, la *Neue Freie Presse* du 15 février, parlent de l'organisation de services avec l'Ukraine, des moyens d'éviter les transbordements, de faire venir d'Odessa et de la région voisine des céréales, du maïs, des fourrages, des semences, des fruits à coque, etc.

On a déjà créé une grande association commerciale à laquelle on a donné le nom d'Ost (l'Est). Cette association a été constituée par les maisons principales qui s'occupent du commerce d'exportation. Elle doit s'occuper tout à la fois d'importer des denrées alimentaires et d'exporter tout ce qu'on pourra dans la direction du Levant.

Un grand nombre d'articles de la presse austro-allemande font allusion à la navigation sur le Danube, en exposant les conditions dans lesquelles peuvent être reprises les relations avec la Russie. Le Danube pourra, dit-on, servir à introduire dans l'Europe centrale une partie des richesses que renferme la terre noire, non seulement les denrées agricoles, mais la houille, le pétrole, le fer, un grand nombre de métaux.

L'Allemagne peut disposer aujourd'hui, dit un de ces articles, de l'une des contrées les plus riches et les plus productives du monde. Laissons les journaux de l'ennemi se bercer d'illusions, dont la réalisation est encore dans le domaine du rêve.

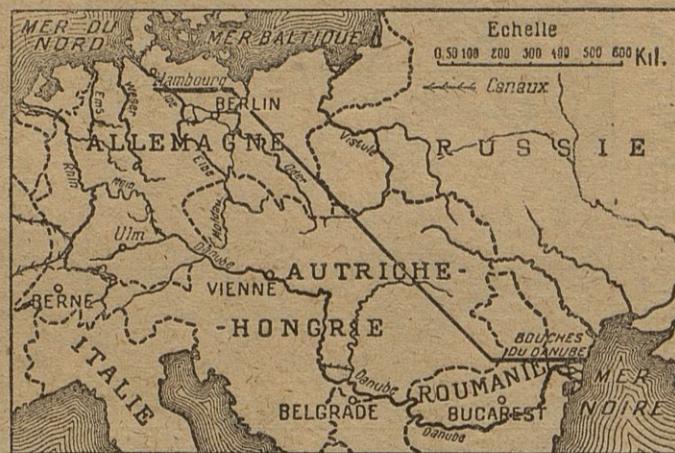
Les conditions que l'Allemagne a imposées à la Roumanie par le récent traité de Bucarest donnent une importance encore plus grande à ce projet de canal qui reliera Hambourg à la mer Noire ; mais avant que ce projet soit réalisé, il aura passé beaucoup d'eau aux « Portes de fer » et les puissances de l'Entente seront intervenues.

La question du Danube est trop vaste pour que nous puissions, dans un cadre aussi étroit, faire autre chose que de l'esquisser. Il suffit cependant d'interroger, d'un simple coup d'œil, une carte d'Europe, pour se rendre compte du changement qu'apporterait sa solution dans les relations économiques mondiales.

Les grands canaux reliant les fleuves allemands entre eux, et ensuite avec le Danube, c'est Hambourg, le port rival de Rotterdam et d'Anvers, en communication avec la mer Noire et les mers d'Orient, au grand détriment des ports hollandais et belges, du Havre et de Marseille.

C'est l'Europe centrale, la Mitteleuropa, installée au cœur du vieux monde. Nos industriels, nos économistes, nos ingénieurs, tous ceux qui sollicitent les intérêts et la vie de notre France ont le devoir d'y songer.

MAXIME VUILLAUME.



PROJET DE CANAL RELIANT HAMBURG ET LA MER NOIRE.

ARTILLERIE LOURDE BRITANNIQUE EN ACTION



La concentration et la réorganisation des forces allemandes sur le front occidental en vue de la reprise de la grande offensive, ont été considérablement gênées, et retardées au delà de ce que prévoyaient les Boches, par le travail acharné de l'artillerie lourde des alliés, qui possèdent tout le matériel nécessaire pour tenir tête aux nouveaux efforts de l'ennemi. Ici, c'est un couple de canons lourds anglois, tirant à tour de rôle sur des positions allemandes.

La Résurrection de Gerbéviller

La vieille Lorraine me contait ses peines d'une voix dolente, avec cet accent traînard et chantant du pays qui mouille les syllabes dernières ou s'appesantit sur elles. Assise au seuil du baraquement en bois où elle avait son logement provisoire, elle m'expliquait :

— Ici, voyez-vous, ce n'est pas chez nous... chez nous, c'est là !... Elle me montrait, de l'autre côté de la voie ferrée, Gerbéviller en ruine, dont les murs déchiquetés se profilait noirceur, dans un ciel de lumière. — « ...Ma maison n'est pas loin, mais vous ne pouvez la voir... »

Il n'en reste rien que des pierres sur le sol... Alors, vous comprenez... sans hommes chez nous, sans argent et avec les modiques secours que l'on nous offre... »

Un geste las, un geste de doux fatalisme compléta sa pensée. Elle ajouta, exprimant son gros regret, le seul désir qui lui tenait au cœur à elle qui avait tant vu de choses et de si horribles choses et dont l'âme ne s'émouvait guère aux tristesses banales : « Si encore il en était resté suffisamment debout pour que l'on y puisse mettre une toiture !... »

C'est là l'unique pensée de tous ; avec les lambeaux du foyer qui demeurent — quand la dévastation n'a pas été absolue — si branlants qu'ils fussent et délabrés, recréer le foyer, car il ne peut être que là où l'on a gémis son premier cri, où les aieux sont morts ;

retrouver la rue familière que les regards savent depuis que les yeux discernent les contours et les formes, la rue et le vieux lavoir, et l'église et le balancement lent des vaches qui semblent toujours les mêmes vaches à l'enfant devenu vieillard, parce qu'elles vont sur la même route... Alors, ceux qui l'ont pu ont demandé le cinquième de la somme qui leur est allouée par les pouvoirs publics en prenant comme base la valeur vénale de l'immeuble. Courageusement ils se sont mis à l'œuvre. Des cinq, six ou dix pièces qui composaient le logis, avant que des mains criminelles ne passassent, une seule parfois n'est qu'habitabile. Qu'importe ! on a retrouvé ses pénates. Des débris calcinés monte l'âme du foyer. Entre le plancher disjoint et le toit neuf, elle s'épand et rayonne sur les malheureux qui vivent là et qui oublient.

Plus heureux, d'autres qui possédaient le pécule nécessaire à la reconstruction totale n'ont eu de cesse que leur maison ne s'érigeât à nouveau. La pénurie d'ouvriers, si elle allongea la besogne, ne l'arrêta point. Mieux, ces cultivateurs durs à la tâche et que leur âge avait laissés à la terre, quand ils n'y avaient pas été rendus par leurs blessures, se découvrirent des talents, ignorés jusque-là, de maçon, de charpentier, de peintre. Les enfants gâchèrent le plâtre et les femmes firent passer les moellons. Et puis, l'on s'entr'aide. Tel qui savait établir une charpente fit la charpente de l'ami et l'ami lui tailla ses pierres. On me montra un sexagénaire, M. Henry, qui seul, sans manœuvres, a rebâti sa demeure dont il ne subsistait plus que la place. Trois ans, il s'acharna au labeur. Maintenant, on l'aperçoit quelquefois à la tombée du soir, immobile, les mains croisées derrière le dos, regardant d'un œil attendri la façade blanche et sifflotant un air de bravoure.

Chez nous ! Cela signifie pour ces victimes, non l'abri en planches, premier aide de l'Etat et qu'il fallut bien édifier pour abriter la population gerbévilloise dont les neuf dixièmes n'avaient plus un bois de lit où reposer leur tête, mais la ruine où la maison fut. Comme j'errais par les rues montantes, avec la curiosité indignée de savoir jusqu'à quel point les Allemands poussaient la méthode dans la destruction et parce qu'aux premiers jours je m'étais battu près de là, un garçonnet vint à moi, qui courrait. Je l'arrêtai, voulant m'orienter et souriant de cette exubérance : « Où vas-tu si vite, petit, chez toi ?... » Et l'enfant : « Je vais aux baraquements..., ce n'est pas chez nous..., chez nous, c'est là !... » Son doigt me désignait un monceau de décom-

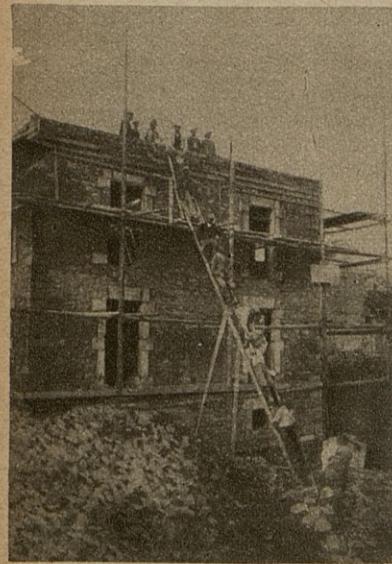
bres sur lequel un coq, en mal de bataille, se cambrait, fier, splendide.

Chez nous, c'est là !... Après l'écolier, la grand'mère. Et sans doute, c'eût été aussi la jeune femme ou le gars robuste qui m'auraient répondu de la sorte s'ils se fussent trouvés sur le chemin de l'humble soldat que je suis.

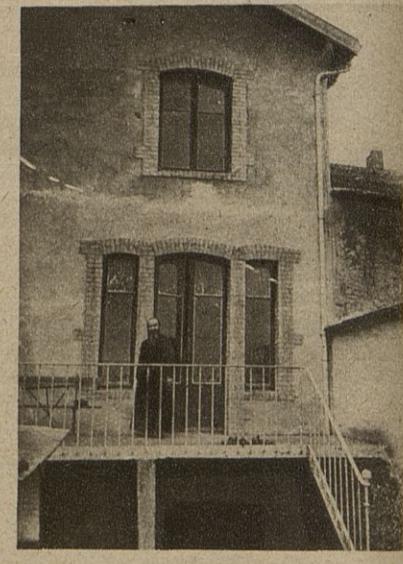
Cet entêtement dans le souvenir, cet esprit de routine qui ne manquent pas de grandeur expliquent la hâte que chacun a de quitter le bourg en bois né de la guerre et qui devrait mourir avant elle, moins pour retrouver ses aises que les assises de l'antique demeure. Ils justifient l'hostilité marquée que les habitants manifestent envers ceux qui, plus enclins à concevoir les exigences imposées par les nécessités pratiques que celles d'un idéalisme respectable, ont pensé rebâtir la cité sur un nouvel emplacement... Chez eux, c'est là, à même le sol bouleversé, semé de ferrailles tordues, là et non ailleurs... « Gerbéviller renaîtra de ses cendres ou Gerbéviller ne sera plus Gerbéviller... », me disait M. l'abbé Vanat, curé de la localité, alors que de la terrasse de son chalet reconstruit, tout au haut de la ville, je contemplais le panorama fait de molles vallées et, sur les coteaux, de frondaisons épaisse, qui se déroulait à mes pieds. De clairs toits rouges — une quarantaine — piquaient l'azur bleuté, de-ci de-là, parmi les trous sombres, dans les ruines. Ils étaient la preuve tangible de l'effort constant et rude de volonté autant que de travail qu'ils avaient coûté et aussi le symbole du sens profond qui guide cette race dans l'accomplissement de ses destinées. Ici et non ailleurs !... Ils veulent revoir ce que leurs yeux ont déjà vu, ceux-là qui n'ont point hésité, au nombre de huit cents — ils étaient le double avant l'invasion — à revenir, dès qu'ils ont pu, à la terre meurtrie et parce que cette accoutumance permet aux sources vives de leur individu de sourdre mieux. Pour faire le présent et préparer l'avenir il faut qu'ils s'appuient de tous leurs sentiments sur le passé et que le passé les pénètre. Empruntant à Maurice Barrès l'expression fameuse qui est en même temps une profession de foi, ce serait déraciner ces Lorrains que de leur enlever leur horizon. Ils n'admettent même pas qu'on le leur modifie. Au projet d'un Gerbéviller rectifié, enjolivé d'une place, pourvu d'avenues plus spacieuses, de commodités inconnues jusqu'alors, ils objectent, maussades : « Cela va coûter cher, très cher... » Mais la raison véritable est que ce Gerbéviller ne sera plus leur Gerbéviller.

Cette tyrannie de l'habitude a ses inconvénients, présente ses dangers qui ne sont pas minces. Elle rend impossible ou très difficile l'adaptation sous un autre ciel, dans un autre milieu. Le transplanté s'étoile par le moral et produit avec peine. Mais si la plante demeure dans son jardin, quelle floraison ! De quelle sève généreuse n'est-elle point vivifiée ! En ce coin de Lorraine, dont les maux paraissaient ne pouvoir être dépassés, des femmes, des enfants, des vieillards ont chacun fait la tâche de l'homme et davantage. Venus ayant le jour à la glèbe, ils l'ont quittée seulement à la nuit. Parmi les croix multiples qui parsèment les champs, ici, les mains ont lancé la pioche sans relâche, semé sans arrêt, arraché sans trêve, planté sans répit. Raidies de fatigue, des filles frêles ont appesanti la pauvre force de leurs bras grêles sur les poignées de la charrue et telle était la volonté qui ardait en elles que le soc creusait le sillon. Au flanc de la vache, un bambin inlassable a réveillé de son aiguillon l'animal somnolent et les tout petits ont glané les épis.

De cet ensemble d'énergies, de ces gestes répétés par milliers d'un même rythme, puissant et sûr qui mate la lassitude, est sortie une campagne transformée. L'humus, desséché par la brûlure de l'obus, a repris sa vigueur. Les trous énormes, où des cadavres et des cadavres pouvaient s'entasser, ont été comblés. Là le blé germe, ici la betterave s'empile de suc et, plus loin, c'est l'herbe grasse du pâturage qui verdoie, drue et souple et savoureuse pour les bêtes. Nul magicien n'a redonné la vie à ces cimetières, si ce n'est l'effort admirable et forcené des faibles. Ah ! qu'elles ont pâti, ces femmes ; car c'est à l'épouse, c'est à la mère que revient le grand honneur de cette résurrection, mais quelle doit être la joie qui gonfle leurs mamelles lorsqu'elles contemplent l'œuvre, épuisées et ravis. De quelles



RECONSTRUCTION D'UNE MAISON.



LA MAISON DE L'ABBÉ VANAT.



LA PLACE DE GERBÉVILLER APRÈS LE PASSAGE DES ALLEMANDS.

espérances n'ont-elles pas le droit d'être secouées et qu'il serait criminel de ne pas alléger leur fardeau !

Des exemples ! Il faudrait citer tant de noms... C'est M^{me} Olinger, jeune femme aimable pour qui l'existence avait été clément. La première, sa maison fut la proie des flammes. Elle vit l'élément destructeur lécher les murs et dévorer les meubles : elle se tut ; elle entendit les rires insultants des soudards du kaiser et leurs propos ignobles : elle se tut ; elle fut la dépossédée, l'exilée, celle à qui nul asile ne reste, sauf le grand chemin, et ses lèvres, volontairement closes, étouffèrent les plaintes, mais elle pressa plus fort sur son sein son gars, un enfant de douze ans. Forte de ce débile appui, quand la soldatesque infâme eut reçu la cinglée qui précipita sa retraite, elle fut au seuil de sa demeure et, grave, regarda. Des tronçons subsistaient. Elle les fit recouvrir et dit : « Petit, nous serons là chez nous... » Au champ où elle alla, des blés mûrs courbaient leur tige blonde. Elle donna la faulx à l'enfant et doucement implora : « Essaie... » L'enfant faucha. Elle lia les gerbes et les rentra, ployant sous le faix une à une...

C'est M^{me} Malglaive... Le second jour de la mobilisation, son mari part. En argent la fortune du ménage se monte à trente-cinq francs. Sourde aux protestations de son compagnon, M^{me} Malglaive lui glisse trente francs dans la poche.

« Mais vous !... » supplie le brave homme qui songe à ses quatre enfants dont l'aîné n'a pas quinze ans... « Oh ! nous... » Et la solide ménagère a un beau mouvement de tête plein de vaillance.

Le père mis en wagon, M^{me} Malglaive ne s'attarde pas dans son chagrin. Le temps menace et le blé git en plein air. « Allons, les petits, au champ !... » Des jours et des jours, l'aîné des enfants et la mère — celle-ci ne s'interrompt que pour donner la pâture au dernier-né — travaillent sous la pluie, dans le vent, jusqu'à la nuit noire. La marmaille couchée, M^{me} Malglaive veille longtemps encore, car il faut rapiécer la culotte de l'un, reparer les bas de l'autre. Son grand fils a nourri les neuf vaches après que la mère les eut traitées... Enfin le blé est au sec dans la grange ; on peut respirer. Vient le cataclysme. Les hordes teutones ayant envahi la France, occupé Gerbéciller, l'on se bat autour du village, dans les rues. Seule, M^{me} Malglaive serait restée, mais il

y a les enfants dont il faudra rendre compte au père qui lui aussi est quelque part, dans la tuerie. Alors, le cœur navré, elle s'en va. Au début de 1915 elle revient. Quel spectacle l'attend ! Brûlée la maison avec sa richesse : le blé ; enlevé ou mort le bétail. Il ne demeure rien, rien de ce qu'elle aimait, du fruit de sa sueur et de ses veilles. Si, il y a les enfants et la vie intense qui est en elle ; il y a le souvenir et celui-là lui insuffle toutes les audaces, le besoin de tous les sacrifices ; et puis, il y a la terre, la terre saccagée, éventrée, mais vivante. Il s'agit de la soigner, de panser ses plaies, de la rendre à nouveau féconde. De toute son âme M^{me} Malglaive se donne à cette cure. Nul échec, nulle trahison du mal ne la peut rebouter. Elle veut triompher, elle triomphe ! Le grain germe, il pousse, éployant sa richesse. Certes, le profit est mince et si terrible a été le labeur. Qu'importe ! on économise sou par sou et assez pour faire l'achat d'un veau. A son tour, le veau, devenu vache, fait d'autres veaux. Voilà les anneaux de la chaîne qui se renouent, aussi lourd que fût le poids du marteau. Pourtant d'épuisantes charges ont accablé l'épouse héroïque. Entre temps un héritier est venu. Mais celui-là va être le libérateur. Père de cinq enfants, M. Malglaive retrouvera les siens. Sa femme n'attend que lui pour reconstruire le foyer.

C'est... Mais à quoi bon se répéter ; c'est tous et toutes qui ont retourné la glèbe, enfoui les

semences, coupé les récoltes. Foin des baraquements, ont déclaré certains. Ils n'avaient point de pierres, mais des planches. Baraque pour baraque, la leur s'est dressée à l'endroit même où la maison familiale se campait. Il est de ces demeures que l'on pourrait croire définitives, tant le constructeur a mis de soin dans la disposition du local. Il n'est pourtant que de fortune et pour le Lorrain, qui n'aime pas le transitoire, la planche ne peut remplacer le moellon. Mais il ne faut pas, plus fragile, que la maison paraisse autre et que la sensation de n'y être que de passage subsiste. Si l'extérieur, avec ses rondins de bois rugueux, où l'écorce dessine ses sinuosités capricieuses, son plaquage d'écailles, prend parfois l'apparence d'un chalet des Vosges, l'intérieur n'a point varié. Seule y manque la patine du temps, la large et haute cheminée où le sarment pétillle et les solives noirries du plafond avec leur garniture de jambons, chair savoureuse à la couenne fumée... Où a été la cuisine, la cuisine se trouve et chaque meuble sauvé du désastre ou que l'on a remisé est situé d'identique façon. Le lit est là où l'on avait coutume de l'y voir et, quoique emplis d'ombre, les recoins de la pièce ne sont plus des inconnus. Bien des

objets manquent encore ! Pour la quiétude du cœur et la tranquillité de l'esprit, on les imagine, ces absents, parce que sans eux, sous l'atmosphère que, même invisibles, ils créent, on n'est pas tout à fait soi-même.

Manies peut-être, mais si respectables et qui donnent tant de douceur, un tel sérieux, à l'accomplissement des moindres actes. Ceux-ci prennent leur importance réelle. Pourquoi n'en serait-il pas ainsi ? Le plus matériel des efforts, le plus terre à terre n'est-il pas réalisé, non plus machinalement, mais avec une sorte d'exaltation de l'âme qui ennoblit sa vulgarité ? Et ces manifestations de l'activité humaine, réputées inférieures, ne concourent-elles pas toutes à perpétuer la vie, la vie admirable, la vie merveilleuse que la barbarie allemande s'acharne présentement à détruire !

La routine sentimentale est de beaucoup le plus important facteur qui donne le brame aux énergies lorraines, mais il n'est pas le seul. L'intérêt a aussi sa part dans cet amour des formes et des lignes déjà vues, dans ce besoin de conserver avec une exactitude minutieuse ce qui a été. En ce pays où la maison comme le jardin et le jardin ainsi que le champ se sont transmis des aïeux aux enfants, on craint les innovations étrangères qui pourraient empiéter sur la part d'héritage de chacun, diminuer le bien de famille. Construire en une autre place n'impliquerait-il pas le risque d'être lésé ? Garderait-on la quantité semblable de terrain ? Et encore ce sol nouveau vaudrait-il l'ancien sol ?

Mœurs de retardataires ! Sans doute, un peu ; mais qu'il est excusable cet amour exclusif de la propriété pour des gens qui, depuis toujours, ont été les premières victimes des convulsions de l'Europe occidentale.

Gerbéciller fut la plus violente lueur d'incendie dont nos yeux ont souffert, alors que nous défendions les avancées de Nancy. Il me souvient de l'exode lamentable des populations fuyant devant l'envahisseur. Par groupes misérables, femmes, vieillards, enfants s'en allaient, traînant quelque vache effarée, par les chemins où les roues de nos 75 sautaient avec un bruit de ferraille. À chaque arrêt de la batterie nous leur criions des mots rassurants, mais qui se perdaient, comme nos questions, dans le brouhaha. Pourtant un homme nous dit : « Nous venons de Gerbéciller... On se bat dans la ville... mais ils ne passeront pas : les coloniaux et les Lorrains sont là ! » Hélas ! Gerbéciller a été détruite, mais pour vivre. Et déjà elle revit. Son cheptel se reforme, son commerce reprend. Bien mieux, au sein de ces ruines qui se relèvent, des femmes courageuses font renaître une industrie féminine locale dont les produits contribuent à la parure de nos mondaines : la broderie perlée a remis ses trames sur le métier.

POL FIQUÉMONT.



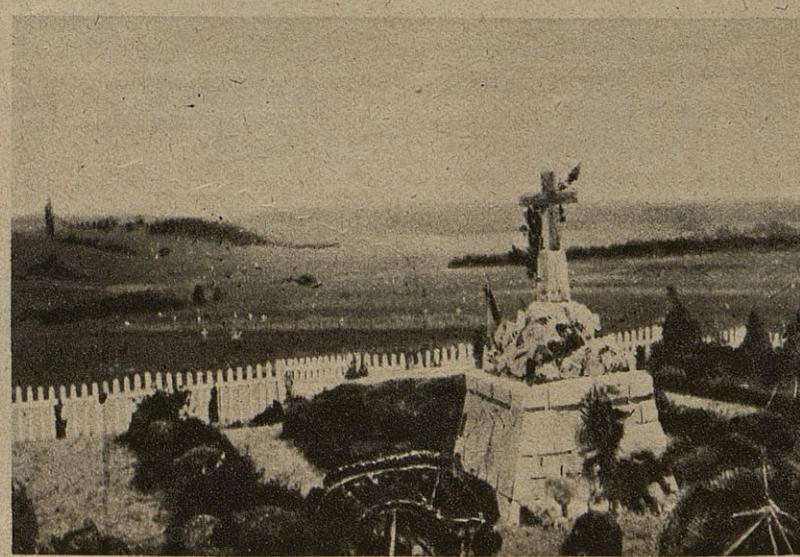
LES TRAVAUX DE RECONSTRUCTION.



UN CAFÉ RUE GAMBETTA.

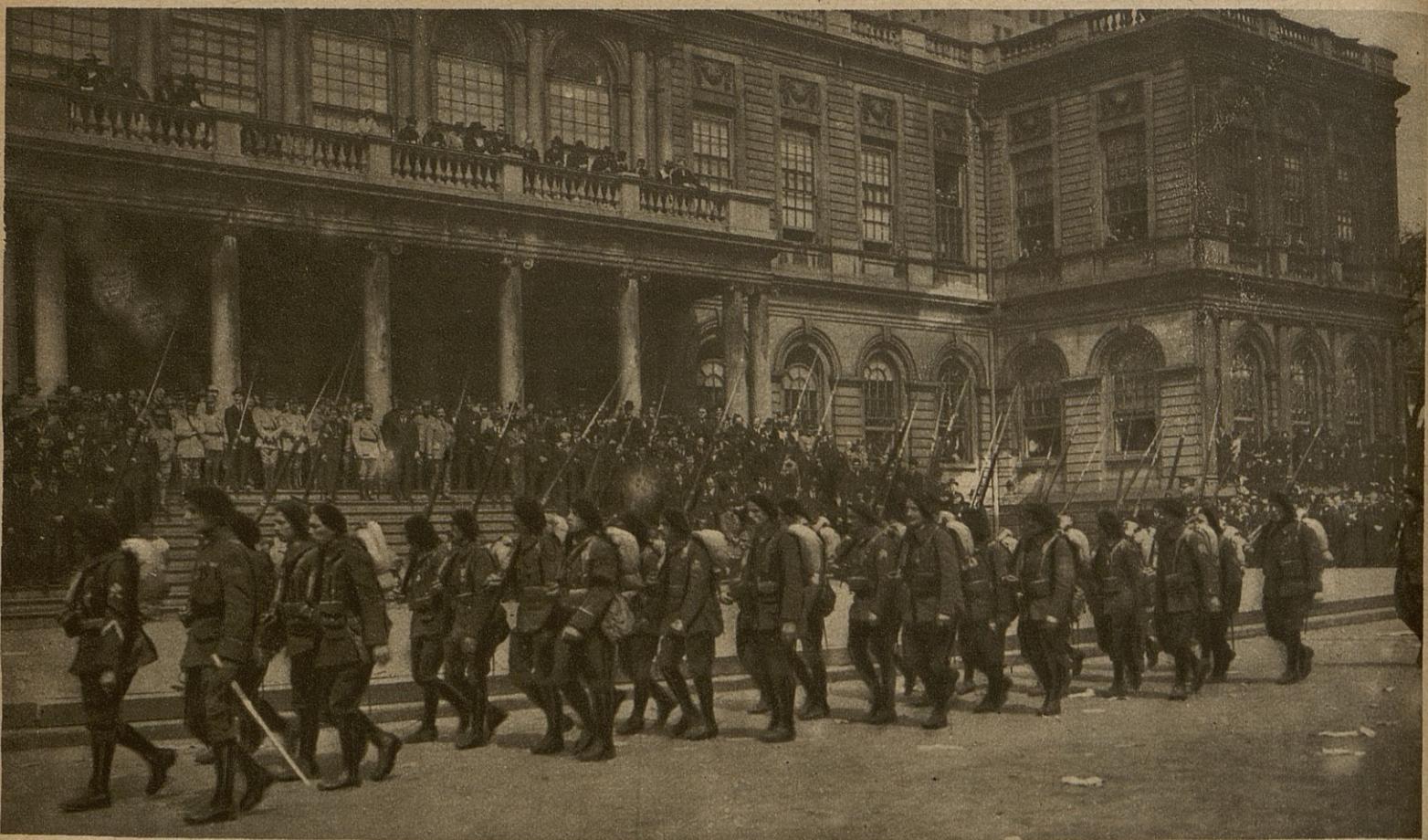


LA GARE CRIBLÉE D'ÉCLATS D'OBUS.



LE CIMETIÈRE OU REPOSENT LES DÉFENSEURS DE GERBÉVILLER.

NOS « DIABLES BLEUS » FÊTÉS A NEW-YORK



Après leur présentation à M. Hylan, maire de New-York, qui leur adressa un discours chaleureux, nos « diables bleus » défilent devant ce haut magistrat, aux applaudissements de la foule et aux accents de la « Marseillaise ».



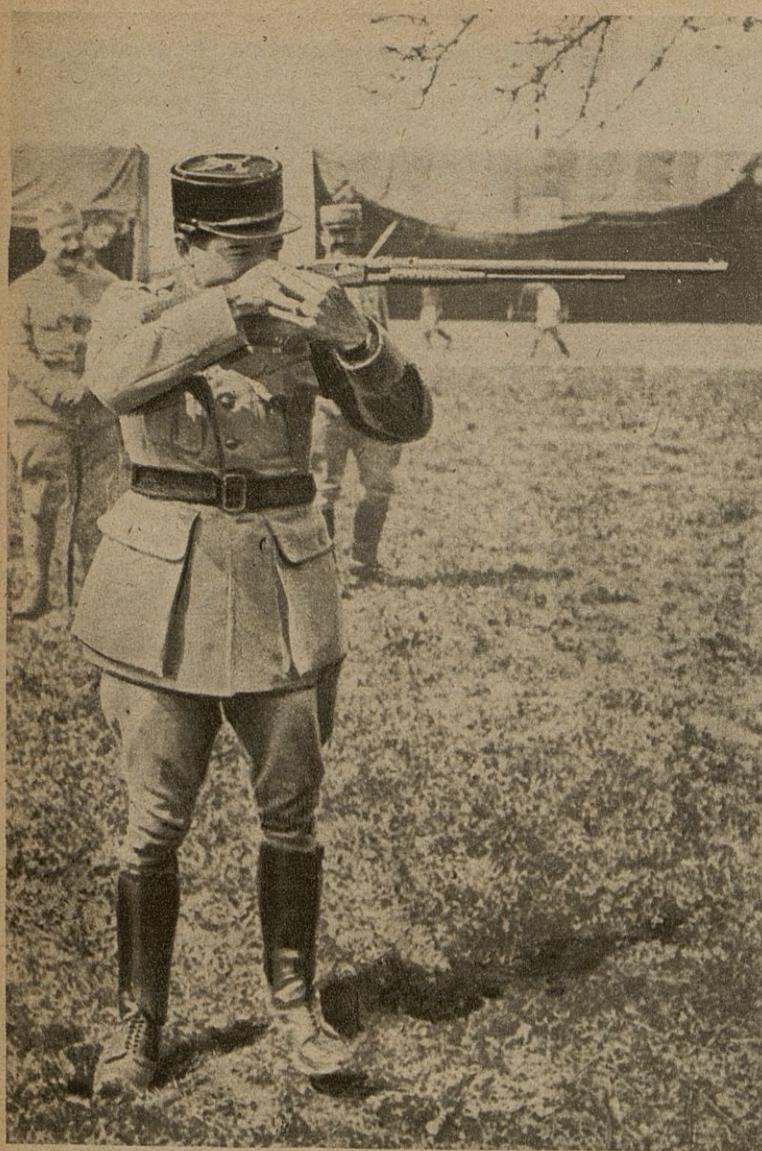
Un détachement de nos chasseurs alpins, envoyé en mission aux Etats-Unis, est arrivé le 1^{er} mai à New-York où il a été accueilli avec un enthousiasme indescriptible. De nombreuses réceptions officielles et privées ont été organisées en son honneur. Nos « diables bleus » ont été reçus par le colonel Roosevelt et par le président Wilson. Les voici, en armes, et avec leur drapeau, devant l'Hôtel de Ville où ils vont être présentés au maire.

LA PROPAGANDE PERSONNELLE DU PRÉSIDENT WILSON



Le président Wilson prend part en personne à toutes les grandes manifestations populaires en faveur de la guerre. Dernièrement on le voyait, dans la rue, à la tête d'un cortège qui sollicitait des dons pour la Croix-Rouge. Ici, monté sur un tank anglais, il exhorte la foule à contribuer au 3^e emprunt de la Liberté qui a produit rapidement quatre milliards de dollars au lieu de trois que l'on demandait au public comme minimum.

NOS AVIATEURS S'ENTRAINENT AU TIR



Quoiqu'il soit un tireur de première force, Fonck s'exerce au tir de la carabine dès qu'il a des loisirs.



Tirant à 20 mètres sur une pièce de dix centimes fixée sur un arbre, Fonck fait mouche presque à tout coup.



Ne pouvant chasser autour de leur cantonnement, parce qu'il n'y a plus de gibier, nos « as », aux heures où ils ne chassent pas le Boche dans l'espace, renouvellement les exploits des « chasseurs de casquettes », autant pour se distraire que pour se faire la main, mais c'est sur un casque de poilu qu'ils tirent au vol et ils le manquent rarement.

Voici Fonck faisant avec des camarades un match de tir au casque, dans une plaine de l'Oise.

LA FOLIE D'UN ROI

PAR JEAN DE LA HIRE

XI

LA « COLOMBE » VEUT SAUVER L'« AIGLE »

Le 8 juin, en prenant dans la nuit, à la gare centrale de Munich, le train pour Vienne, Véra Dramiroff n'avait eu d'autre but que d'aller implorer, en faveur de Louis II, le secours de l'impératrice Elisabeth d'Autriche.

Véra aimait le roi d'un amour exclusif, passionné, sans espoir. Jamais elle n'avait avoué cet amour à personne.

Si, dans l'entourage de la baronne Truchsess, sa parente, la jeune et belle Russe était appelée l'« amoureuse du roi », c'est qu'avec son caractère ardent et primesautier elle n'avait pas caché l'admiration, l'intérêt que provoquaient en elle les traits si nobles que l'on racontait de la vie de Louis II. C'était d'ailleurs, cette appellation, une sorte d'affectueuse plaisanterie ; personne ne se doutait de tout ce qu'elle avait de profondément vrai. La seule personne qui connaît la force et l'ardeur de cet amour unique et désintéressé fut, grâce aux événements dont seule avec Véra elle eut connaissance, l'impératrice Elisabeth d'Autriche.

De grande famille moscovite, mais orpheline de bonne heure, et libre et riche depuis sa majorité, Véra Dramiroff, qui avait vingt-deux ans, était venue, en 1885, se fixer à Munich, beaucoup plus attirée par le désir de voir Louis II de Bavière, qui avait été le prince charmant de ses rêves d'adolescente, que pour vivre auprès de la seule parente qu'elle eût au monde, la baronne Truchsess. Elle vit trois ou quatre fois Louis II, à qui la baronne put la présenter. Et elle attendait l'inconnu, abandonnée à son destin, sans rien demander, mais amoureuse jusqu'à la mort. Chez la baronne, Véra Dramiroff apprit tout du coup d'Etat menaçant. Et elle agit. Tuer Gudden fut sa première idée. Après l'avortement de sa tentative, elle comprit que la mort de l'aliéniste n'aurait fait, à la rigueur, que retarder de quelques jours ou de quelques heures l'attentat préparé contre le roi.

Mais elle avait entendu souvent le comte Durckheim-Montmartin parler de la profonde affection et des affinités d'âme et de cœur qui unissaient le roi de Bavière et l'impératrice d'Autriche. Aussitôt qu'elle fut libre, elle n'eut qu'une idée : aller à Vienne voir Elisabeth...

Mais, à la gare, elle eut vite fait de se convaincre, en consultant les horaires, qu'aller à Vienne, mettre l'impératrice au courant des événements, revenir à Munich demanderait beaucoup trop de temps. Elle fut désespérée. Mais une pensée la rasséréna : s'il était certainement impossible de télégraphier, d'un quelconque bureau de poste bavarois, à l'impératrice d'Autriche pour l'appeler au secours de Louis II, cela pouvait se faire d'un bureau autrichien. Elle prit donc, pour elle et sa fidèle demoiselle de compagnie, des billets pour Vienne, avec l'intention de s'arrêter à Salzbourg. Mais, dans le wagon, la lecture d'un journal lui fit pousser un cri de joie et modifia ses projets : un écho mondain venait de lui apprendre que l'impératrice était à Innsbrück. A Rosenheim, Véra et sa compagne changèrent de train et filèrent sur Innsbrück.

Arrivée au matin dans cette ville, Véra ne tarda pas à savoir que l'impératrice était partie depuis deux heures, par le train, à destination de Sankt-Anton, qui se trouve presque à l'entrée du grand tunnel de l'Arlberg.

La jeune Russe attendit le train suivant et partit pour Sankt-Anton.

Mais Elisabeth d'Autriche n'avait fait que traverser la pittoresque cité. A pied, accompagnée d'une seule dame d'honneur, l'impératrice

était partie pour la Darmstadterhütte, auberge rustique du magnifique massif du Moostal. Infatigable, quoiqu'ayant à peine dormi et presque pas mangé depuis trois jours, Véra s'engagea dans le chemin, puis dans le sentier que, trois heures auparavant, avait pris l'impératrice.

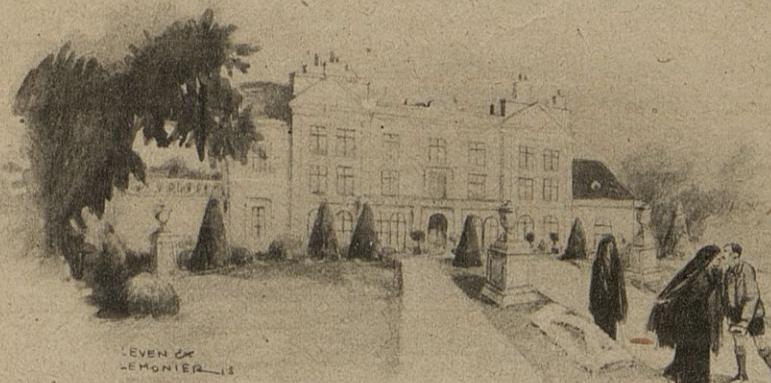
Et ce ne fut qu'à la tombée de la nuit que, harassée, tremblante de fièvre, Véra Dramiroff aperçut enfin l'auberge. Mais en même temps, au bord d'une prairie voisine qui dominait le plus fantastique spectacle du côté du soleil couchant, elle vit une femme assise sur un tronc d'arbre abattu. Belle, mélancolique, simplement mais très élégamment vêtue, seule : Elisabeth.

Lentement Véra Dramiroff s'approcha et, tombant à genoux devant l'impératrice surprise, elle gémit, les yeux en larmes, n'en pouvant plus :

— Madame, que Votre Majesté daigne me pardonner...

Vaincue par la fatigue, l'émotion, elle ne put se contenir et, appuyant son visage en feu sur les deux mains que l'impératrice avançait vers elle, la jeune fille éclata en sanglots.

Le lendemain 10 juin, à 8 heures du soir, deux femmes en grand deuil, voilées de crêpe, descendaient du train d'Innsbrück à la gare de Munich et se faisaient conduire au principal hôtel de la ville. Elles étaient accompagnées d'une dame de compagnie, d'une femme de chambre et d'un valet de pied. Elles donnèrent, pour l'inscription sur le registre de l'hôtel, les titres, noms et indications suivantes : Comtesse



de Nagy-Varad et sa sœur Mme Maria von Albeins, et leur suite, venant de Budapest (Hongrie). Elles prirent un vaste appartement, où devaient coucher aussi la dame de compagnie et les deux domestiques.

Elles mangeaient chez elles. Interrogé, le valet de pied laissa entendre que ces dames allaient à Stuttgart pour y recueillir un héritage et qu'elles ne s'arrêteraient à Munich que quatorze-huit heures pour visiter les environs.

Le lendemain matin, en effet, dans un landau que le valet de pied avait loué à la journée et qu'il conduisait lui-même, les deux sœurs s'en allèrent promener hors de la ville.

Les deux promeneuses se rendaient au château de Berg, qui se trouve à une trentaine de kilomètres de Munich. Elles déjeunèrent à Starnberg et, de là, s'acheminerent à pied vers le château.

Mais quand elles demandèrent à le visiter, le gardien-concierge leur répondit qu'en raison de certains aménagements que l'on y faisait depuis deux jours, toute visite était impossible. Elles insistèrent. Deux pièces d'or triomphèrent de l'hésitation du fonctionnaire.

Les deux femmes s'engagèrent alors dans le parc et, peu après, elles arrivaient, par un détour, aux abords du château.

Un jeune homme, beau et de haute taille, passa devant elles, portant à la main une énorme serrure toute neuve. Surpris par la présence des visiteuses et émerveillé par la beauté de la comtesse, il s'arrêta. Et ses yeux, vivants d'intelligence, trahissaient sa respectueuse admiration.

— Mon ami, dit la comtesse en s'avançant vers lui, que se passe-t-il donc au château ?

— Ah ! madame, répondit-il, c'est un secret.

— Eh ! si je vous demandais de m'é appren-

dre ? répliqua la comtesse avec un sourire divin.

Rougissant, troublé, mais audacieux comme le sont les gaillards bien faits et sans expérience, le jeune homme, qui avait l'accent d'Innsbrück, répondit vivement :

— Ma foi, madame, pour un baiser !

La comtesse rougit et ses yeux étincelèrent. Elle eut un tel aspect de fierté outragée, de majestueuse pudeur que le téméraire en fut subjugué. Ce devait être un brave et spirituel garçon car, se reprenant, non sans adresse :

— Eh bien ! madame, pardonnez-moi, et vous aurez le secret pour rien !

La comtesse, redevenue pâle, sourit de nouveau. Et, pendant quelques minutes, elle écouta parler le jeune homme.

— C'est donc aujourd'hui même que le roi doit être enfermé ici ?

— Oui, madame.

— Eh bien, je vous remercie. Et... voici ma joue !

Confus, heureux, tremblant, le garçon n'osait plus prendre le baiser que l'étrangère lui accordait alors qu'il ne l'espérait plus. Mais enfin il effleura de ses lèvres la joue de l'inconnue.

Celle-ci eut un petit rire. Puis, très grave :

— Et maintenant, mon ami, voulez-vous gagner mille marks ?

— Oh ! oh ! fit l'homme en reculant. C'est moins que le baiser, mais c'est peut-être plus dangereux.

— Avez-vous peur d'un danger ?

— C'est selon.

— Et si vous étiez protégé par quelqu'un de très puissant ?... Vous êtes d'Innsbrück ?

— Oui, madame.

— Autrichien de naissance ?

— Oui, madame.

— Regardez-moi, mieux que tout à l'heure !

Il fixa ses yeux, fronça les sourcils, pâlit, trembla. Et brusquement, tombant à genoux :

— Oh ! Majesté ! Majesté ! pardonnez-moi et demandez tout ce qu'il vous plaira. Mais ne m'offrez pas de l'or, maintenant !...

De sa main Elisabeth d'Autriche releva tout de suite le jeune homme. Elle s'assura que personne n'avait pu voir.

— Venez, dit-elle. Vous êtes un noble cœur !

Suivie par le garçon bouleversé, les deux femmes s'enfoncèrent dans l'allée la plus sombre du parc.

L'impératrice s'y était bien souvent promenée avec son royal cousin. Que de souvenirs elle évoquait à chaque pas ! Et une immense tristesse emplissait son âme. Véra Dramiroff respectait son silence et marchait sans mot dire, un peu en arrière.

Dans une sorte de pavillon d'arbres serrés et dont les branches s'entrelaçaient pour former un toit naturel, Elisabeth s'arrêta. Elle dit au jeune Autrichien, d'une voix très douce :

— Voici ce que je vous demande, mon ami : il faut faire parvenir au roi un billet que j'écrirai. Vous avez entendu dire qu'il ferait, en compagnie du Dr Gudden, deux promenades par jour. Vous en êtes bien sûr ?

— Tout à fait, Votre Majesté.

— Alors nous le sauverons. Vous allez entrer au château et placer la serrure que vous tenez. Puis vous ferez en sorte de vous y cacher. Avez-vous une idée de la manière dont il sera possible que vous remettiez un papier au roi ?

— Oui, Votre Majesté. Un des gendarmes de garde la nuit prochaine est mon beau-frère. C'est par lui que j'ai reçu la commande de la serrure dont on a besoin au dernier moment. Je suis établi à Starnberg. Je demanderai à mon beau-frère de me laisser voir le roi, la nuit, par le guichet qu'on a creusé dans la porte de la chambre. Et je jetterai moi-même le papier. J'avouerai m'être caché pour satisfaire ma curiosité. Mon beau-frère m'aime beaucoup. Il grondera un peu. Mais il cédera...

Et c'est ainsi que le roi Louis II put recevoir dans sa prison un billet de sa « Colombe ». Il ne devait jamais savoir qu'elle l'avait payé d'un baiser.

(A suivre)

M. POINCARÉ DÉCORE DEUX RÉGIMENTS



Le président de la République attache, avec l'impressionnant cérémonial d'usage, au drapeau du 8^e régiment de tirailleurs, la fourragère aux couleurs de la médaille militaire, qu'il a méritée par sa brillante conduite.



Le président de la République s'est rendu le 12 mai sur le front où, en présence du général Pétain et du général Fayolle, il a décoré de fourragères les drapeaux de plusieurs régiments qui se sont particulièrement distingués. Deux de ces régiments, qui viennent de gagner leur sixième citation, ont reçu la fourragère rouge. Voici, orné de cet insigne, que le président vient d'attacher à sa hampe, le drapeau du 1^{er} d'infanterie coloniale du Maroc.



ECHOS



L'ÉNERGIE SOLAIRE

Le soleil nous envoie de la chaleur. Combien ? Divers instruments — des actinomètres — ont été imaginés pour la mesurer : l'un d'eux est dû à l'éminent physicien français Violle. Ils donnent des résultats fort variables — d'un à deux — dans des conditions qui pourtant sont favorables et identiques, semble-t-il. Il faut croire que le soleil n'émet pas toujours la même quantité de chaleur. Ainsi, quand il présente des taches, il ne doit pas chauffer comme au moment où celles-ci font défaut.

Quoiqu'il en soit des variations possibles de la constante solaire, qui est plutôt une « inconstante », il paraît bien que la terre reçoit par an du soleil la quantité de chaleur qui suffirait à fondre une couche de glace entourant tout le globe, sur une épaisseur de 29 mètres ; ou bien encore, si toute la terre était sous les océans, à abaisser le niveau de ceux-ci de 3 m. 50 par évaporation.

TRÈFLES À QUATRE FEUILLES

Les trèfles à quatre feuilles sont réputés porter bonheur. Sur quoi repose cette croyance ? Nul ne le sait. Et à quel point est-elle justifiée ? Il serait difficile de le dire.

Quoiqu'il en soit, si le trèfle à quatre feuilles porte bonheur, on aimerait le cultiver, ne serait-ce que pour faire des heureux en en distribuant à son entourage. Malheureusement on ne peut y arriver.

On ne sait pas pour quelle cause se produisent quatre folioles au lieu de trois. Et pourtant des botanistes expérimentés ont étudié le problème.

Il semble bien que les trèfles anormaux soient dus à deux causes, l'une héréditaire, l'autre nutritive.

Ainsi, après une saison humide, les trèfles anormaux sont plus fréquents. On en rencontre davantage à quatre feuilles — ou plutôt folioles — on en rencontre même à cinq, six, sept folioles. Mais on en rencontre aussi à deux folioles seulement. Sur certains individus on voit des feuilles qui sont sur le point de devenir quatre folioles : des feuilles à trois folioles dont l'une se dédouble plus ou moins. Il s'agit là de variations dues au milieu extérieur évidemment, bien qu'on ne voie pas en quoi le temps peut agir, peut augmenter ou diminuer le nombre des divisions de la feuille.

D'autre part, il y a des pieds de trèfles qui sont héréditairement anormaux. Chaque année ils produisent des feuilles à quatre folioles ou plus. Les influences extérieures ne font que modifier la grandeur des folioles. Il y a donc des variétés de trèfles à quatre feuilles. Et le plus sûr moyen d'avoir de ces feuilles à quatre divisions, c'est de découvrir un pied qui les produise régulièrement et de le planter dans son jardin.

UN CURIEUX EMPLOI DE LA DYNAMITE

Une intéressante expérience sur l'emploi de la dynamite en agriculture a été relatée dans les journaux américains.

Dans une ferme, en Géorgie, sur terrain ondulé, il y avait trois mauvais coins : trois endroits où invariablement, dès qu'il pleuvait, il se formait des ruissements superficiels enlevant la terre arable et les graines qui lui avaient été confiées. La terre était bonne, mais sous la couche superficielle il se trouvait du limon rouge dur formant comme une couche de brique imperméable et s'opposant à ce que l'eau de pluie s'infiltra dans la profondeur du sol.

Il fallait, pour empêcher ce ruissement, trouver le moyen de rendre perméable cette couche imperméable. Les experts furent d'avis que le mieux serait de la briser. L'eau passerait sans peine par les fissures et s'infiltrerait dans la profondeur au lieu de ravager la surface comme font les eaux sauvages. L'expérience fut faite. On décida d'employer la dynamite à rompre le

sous-sol au niveau de deux des passages de ruissellement, en laissant le troisième tel quel pour servir de témoin. Des cartouches de dynamite furent introduites dans le sol au niveau de la couche à désagréger et à un espacement convenable, et on les fit exploser. Après quoi on ensemença et on attendit le cours des événements. Celui-ci amena des pluies. Et celles-ci ravagèrent le passage non dynamité, enlevant la terre et la graine : les passages dynamités n'éprouvèrent aucun dommage. Le ruissellement superficiel était supprimé, sans contestation possible : en rompant la couche imperméable du sol on avait établi un drainage vertical grâce auquel toute l'eau de pluie était absorbée, au lieu de rester libre de courir à la surface.

Ce n'est pas tout. Le propriétaire de la ferme observa que le sol traité à la dynamite se révérait beaucoup plus généreux. Le blé était plus beau, et tant en grain qu'en paille la récolte fut de 20 % supérieure sur le sol dynamité.

Ceci ne doit pas surprendre. L'explosion de la dynamite ameublit le sol, le rend plus poreux, plus aéré, plus apte à retenir l'eau : elle agit comme un labour exceptionnellement fort et profond. Et il n'y a rien de tel que de labourer la terre pour la rendre généreuse. La terre aime, non pas être battue — car alors rien n'y pousse, si l'eau ne pénètre pas — mais être égratignée et griffée.

LE RÔLE DE L'ÉLECTRICITÉ DANS L'AVENIR

On verra, après guerre, dit un ingénieur anglais, se développer considérablement le réseau électrique et son utilisation, et on tirera du charbon un rendement supérieur. La houille ne devra plus voyager : le charroi et la manipulation de celle-ci seront supprimés. Les pays ayant du charbon convertiront presque toute l'énergie de celui-ci en courant électrique.

Autour des puits de mine se dresseront de puissantes stations génératrices d'électricité, à grand rendement, bien plus économiques que les petites stations existantes.

Partout où il y a de la houille blanche, celle-ci sera utilisée, son énergie sera sur place convertie en courant électrique. De même là où il y aura de la houille verte.

Et bien des carbons inférieurs, les lignites, les tourbes, qu'on ne peut guère faire voyager, le transport en étant trop cher, seront, eux aussi, employés à faire de l'électricité.

Toute celle-ci, engendrée en des points divers du territoire, au lieu le plus favorable et le plus économique, se déversera dans un vaste réseau auquel, partout, usines, ateliers, administrations, chemins de fer, tramways, particuliers enfin, prendront l'électricité pour faire marcher machines, chemins de fer, appareils d'éclairage, de chauffage et de cuisine.

L'électricité sera vendue à bas prix, et on économisera beaucoup de main-d'œuvre et de fatigue en même temps qu'on simplifiera beaucoup d'opérations industrielles et domestiques. Ce sera un grand progrès matériel.

L'ALCOOL DES ALGUES

Comme l'alcool est indispensable à la fabrication des munitions de guerre, l'industrie s'adresse à toutes les sources possibles. M. Kayser, de l'Institut agronomique, a eu l'idée de chercher l'alcool dans les algues. Et il en a trouvé. Les laminaires, traitées par l'acide sulfurique, donnent 12 litres par 100 kilos d'algue sèche. M. Kayser a été bien inspiré en s'adressant aux laminaires, car M. Lindet, à qui l'on avait remis d'autres algues, des zostères, pour y chercher ou plutôt en extraire de l'alcool, n'a pu en obtenir même un centimètre cube.

L'alcool résulte de la fermentation des matières sucrées de la laminaire, opérée par de la levure de distillerie sous pression, et M. Kayser pense qu'en procédant industriellement on pourrait obtenir un rendement plus élevé.

TROGLODYTES CONTEMPORAINS

L'homme des cavernes existe toujours. Combien d'hommes durant la présente guerre vivent dans des abris souterrains, naturels et artificiels ! Mais avant il y avait, et il y a encore, une population troglodyte en France. Arthur Young en était frappé, dans son *Voyage en France*, de 1787.

« Là où les collines de craie s'avancent perpendiculairement sur le fleuve, dit-il (il s'agit de la Loire), elles présentent le plus singulier assemblage d'habitations extraordinaires, car un grand nombre de maisons sont creusées dans le roc, maçonnes sur la façade ; des trous à la partie supérieure leur servent de cheminées, de sorte que souvent vous ne savez d'où sort la fumée qui s'élève devant vous. En quelques endroits ces maisons sont étagées les unes au-dessus des autres. Certaines font un joli effet avec leur petit coin de jardin. Elles sont en général occupées par les propriétaires eux-mêmes... Les gens auxquels je parlai semblaient contents de leurs habitations pour la salubrité et le bien-être, preuve de la sécheresse du climat. En Angleterre il n'y aurait guère d'autres habitants que les rhumatismes. »

Les maisons et agglomérations troglodytiques sont nombreuses en Touraine, dans la craie tuffeau. Ces maisons, creusées dans le roc, ne se présentent guère que dans les terrains calcaires et surtout crétacés. La craie forme des parois se tenant bien et sèches. En d'autres terrains, les maisons dans le roc font défaut. On en peut voir, plus au sud, dans la colline de Saint-Chamas, sur les bords de l'étang de Berre ; il y en a à Dieppe, au bas de la falaise de craie.

Ces habitations sont salubres d'ailleurs, et on n'y trouve généralement pas d'humidité.

LE CAFÉ DE SEIGLE

Pour le préparer faire macérer les grains une nuit à l'eau froide. Chasser l'eau et la renouveler, et faire chauffer le tout jusqu'à ébullition : les grains gonflent et s'ouvrent. Jeter sur une passoire, laver à trois reprises avec de l'eau bouillante. Laisser égoutter et sécher rapidement au soleil ou mieux au four. Passer les grains au brûleur et torréfier comme pour le café ; réduire en poudre à conserver en flacons bien bouchés. S'emploie à la dose de 20 grammes par tasse ; on fait bouillir un quart d'heure, en ajoutant, parfois, un peu de sel.

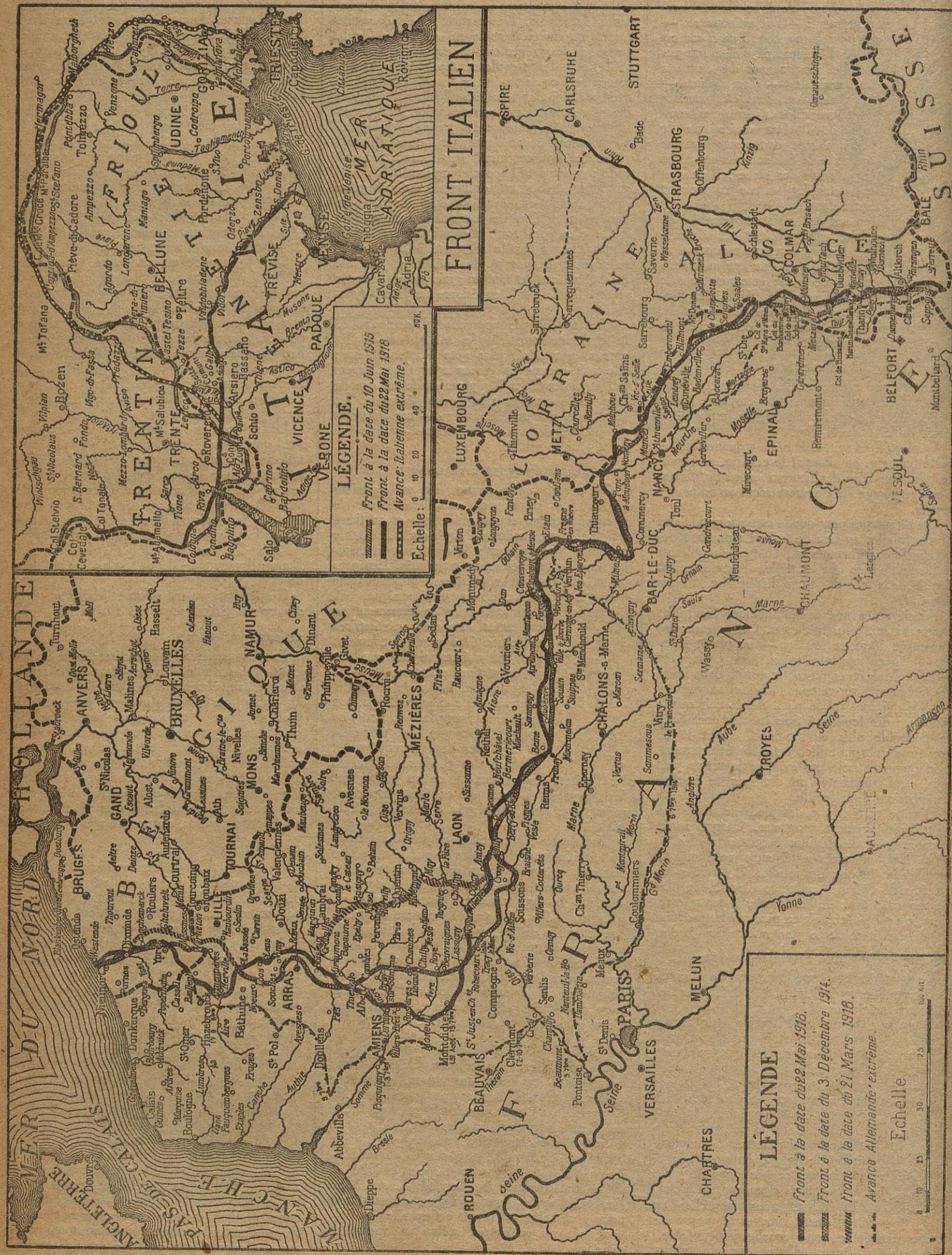
LE TONNERRE

La production du tonnerre s'accompagne, d'après un météorologue, d'alternances d'ondes de pression de durées très variables. Les ondes de pression, qu'il ne faut pas confondre avec les ondes sonores, sont bien au-dessous de la limite d'audibilité. On ne peut les entendre, mais elles peuvent être perçues par des instruments préparés à cet effet : elles peuvent même être mesurées. Ainsi on en a constaté qui avaient une pression de 0.017 millimètres de mercure.

On peut calculer l'énergie d'un coup de tonnerre, mais on constate qu'elle est faible. Elle est le cent millième environ de l'énergie de l'éclair. Il faut donc conclure que la plus grande partie de l'énergie de l'éclair est consommée en chaleur et en lumière.

On constate à l'analyse qu'un coup de tonnerre produit d'abord une rapide élévation de pression, suivie d'une dépression, tout comme une explosion. Cette onde de pression se propage d'abord avec une vitesse très supérieure à celle du son (qui est de 330 ou 340 mètres par seconde), mais qui décroît ensuite rapidement.

LA GUERRE EUROPÉENNE (1914-1915-1916-1917-1918)



LE FRONT OCCIDENTAL (d'après les Communiqués officiels)

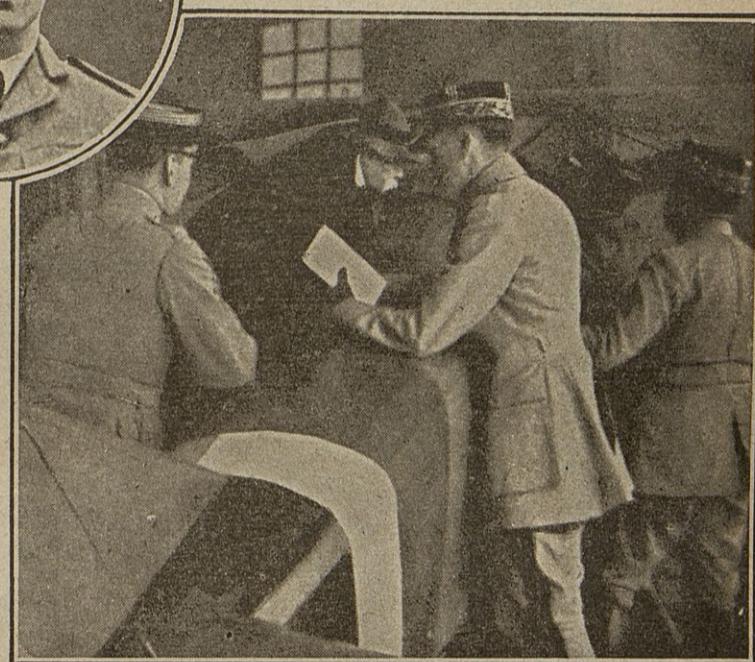
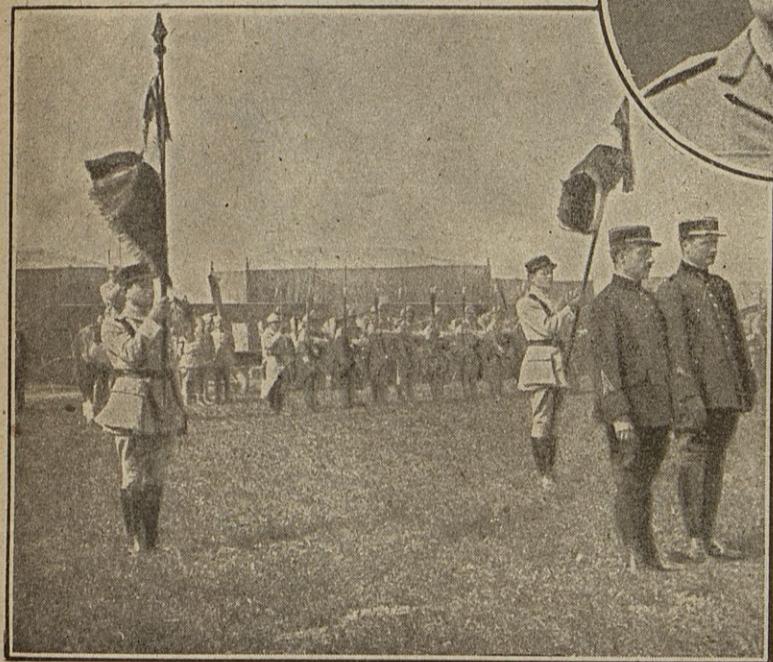
LES VICTIMES ET LES HÉROS DE L'AVIATION



Les obsèques de Gilbert à Versailles.



Le char funèbre couvert de fleurs.



Les aviateurs paient cher leur gloire : c'est Gilbert qui se tue dans un accident d'aéroplane à Villacoublay ; c'est Lufbery, l'as des as américains, dont nous donnons la photographie dans le médaillon, qui tombe au champ d'honneur. En bas, à gauche, Garros reçoit la rosette d'officier et Marchal, la croix de chevalier de la Légion d'honneur, devant l'escadrille dont Garros fit partie. A droite, M. Clemenceau, dans un camp d'aviation sur le front du Nord, examine l'intérieur d'un appareil ; le général Duval et le commandant Ménard lui donnent des explications.

SUR LE FRONT ORIENTAL

RUSSIE. — En Russie, ceux mêmes qui furent les plus pressés de faire la paix avec les Boches les trouvent maintenant de plus en plus indésirables. Ce revirement, qui se révèle par une foule de faits, vient de s'affirmer une fois de plus dans la presse ultra-révolutionnaire. Tout récemment la *Pravda*, organe de Lénine et des bolcheviks, appréciait en ces termes la paix qui est censée régner entre la Russie et les empêts centraux :

« Le traité de Brest-Litovsk, dit en substance ce journal, ayant été violé par l'Allemagne, est maintenant virtuellement nul et la Russie peut, à son tour, le transgesser. L'avance allemande qui se poursuit dans les districts du Don et de Kouban n'a d'autre but que de réquisitionner le blé qui était réservé à la consommation de la Russie centrale. »

Les pourparlers engagés entre les Soviets du Caucase et le gouvernement ottoman, en vue d'une paix séparée, ayant échoué à cause des exigences des Turcs, ces derniers auraient rouvert les hostilités et se seraient emparés de Van, dont ils auraient massacré la population arménienne.

Un accord vient d'être signé entre le Japon et la Chine, en vertu duquel ils mettent en commun leurs efforts et certaines de leurs ressources dans le but de s'opposer à la mainmise de l'Allemagne sur l'Extrême-Orient ; cet accord constitue une véritable alliance défensive.

MACÉDOINE. — Les troupes françaises et italiennes agissant de concert à l'ouest de Koritza, entre les hautes vallées du Devoli et de l'Osum, ont exécuté, du 15 au 17 mai, avec plein succès, une série d'opérations destinées à réduire un saillant très prononcé que formait la ligne des positions occupées par l'ennemi dans ce secteur. Malgré des difficultés considérables de terrain dans cette région montagneuse dépourvue de chemins, et en dépit de la résistance vigoureuse de l'ennemi qui essaya, par plusieurs contre-attaques, de rétablir la situation, les colonnes françaises et italiennes ont atteint tous leurs objectifs. Ce succès se traduit par l'avance d'une vingtaine de kilomètres au centre du front attaqué ; le nouveau front allié est maintenant jalonné par les localités de Protopapa et de Cerevoda. L'aviation a brillamment secondé les troupes. Les alliés ont fait, au cours de ces trois journées, un certain nombre de prisonniers.

On a signalé en outre sur ce front différentes petites affaires. Les Bulgares, ayant essayé à plusieurs reprises de surprendre nos lignes, se sont fait ramener dans les leurs : par les Grecs, le 18, sur la Strouma ; par les Serbes, le 19, dans la région de Doiran.

A la date du 21 mai on signalait deux coups de main réussis par les Serbes, l'un vers Zborsko, l'autre à l'ouest de la Cerna. Les aérodromes, les dépôts et autres établissements de l'ennemi, même bien loin à l'intérieur de ses lignes, sont fréquemment bombardés.

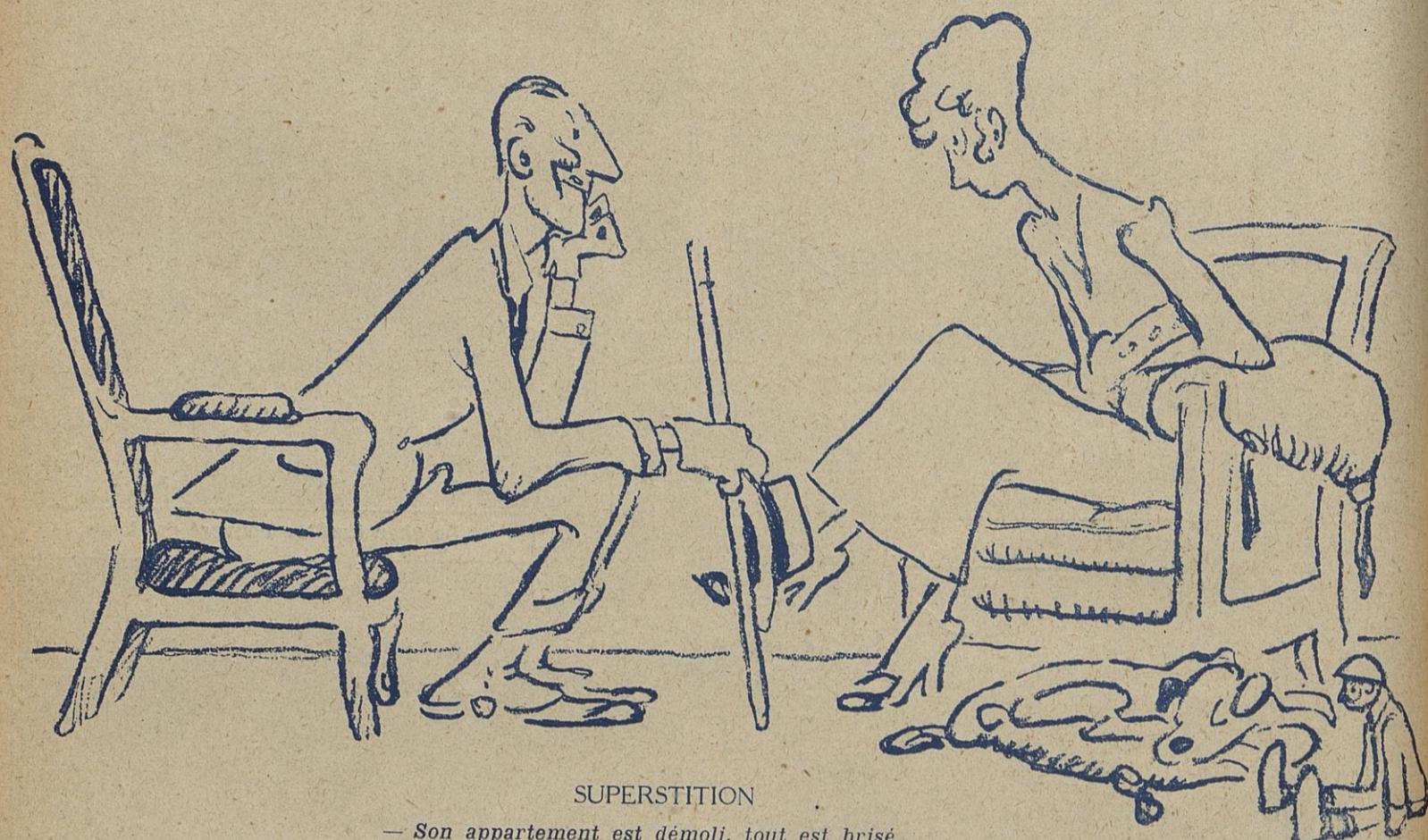
On annonçait, le 20, que Monastir avait été de nouveau bombardé : 746 obus s'étaient abattus sur la ville en vingt-quatre heures.

LE PAYS DE FRANCE offre chaque semaine une prime de 250 francs au document le plus intéressant.

La prime de 250 francs attribuée au fascicule n° 188 a été décernée par le Jury du PAYS DE FRANCE au document paru à la page 12 et intitulé : « Les morts allemands couvrent les plaines de la Picardie. »

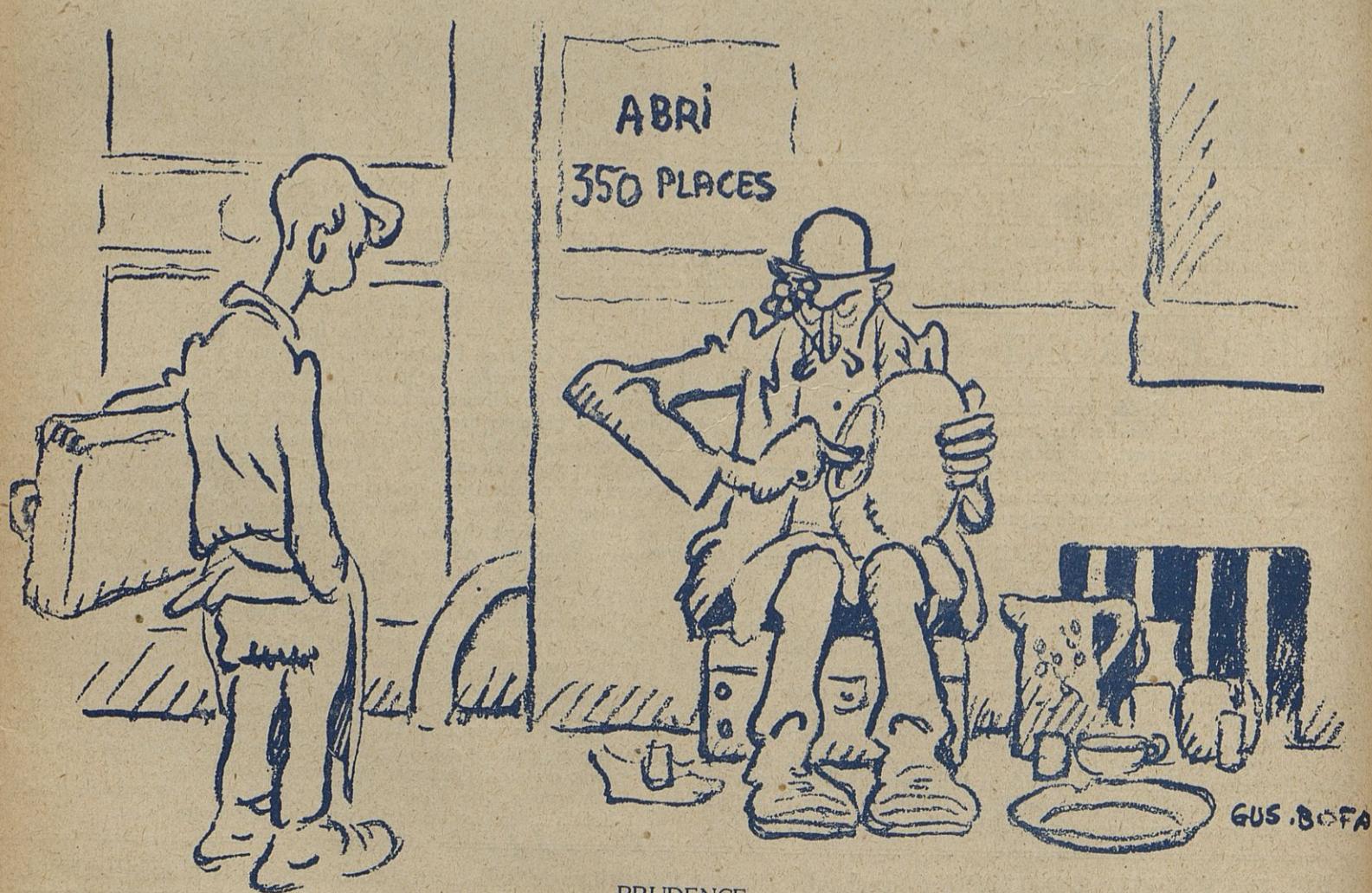
Rappelons que pareille attribution est faite chaque semaine à la photographie la plus intéressante du fascicule en cours de publication.

La Guerre en Caricatures



SUPERSTITION

— Son appartement est démolie, tout est brisé...
 — Même les miroirs ?
 — Naturellement.
 — Pauvre femme, qu'est-ce qu'il va lui arriver !



PRUDENCE

— T'avais rien peur de pas avoir de place que t'es là de si bon matin !...